

Écritures paresseuses

Chapitre 2

L'encre de Chalveana

Le sourire de mon oncle

Certains hommes portent en eux une énigmatique disposition à déranger les autres. Leurs prédispositions à susciter à la fois le mépris et l'admiration de leurs contemporains les relèguent au rang d'icônes. Mon oncle était de cette trempe ; un baroudeur iconoclaste qui ne laissait pas indifférent et qui enthousiasmait mon imagination quand mon père nous narrait ses « aventures ». J'aimerais ainsi brosser le portrait de Pierre sans nécessairement dépoussiérer ses recoins les plus sombres. Ce serait sans doute une perte de temps...

Lorsque je croisais brièvement son regard insouciant, j'avais toujours la désagréable impression qu'il cherchait à me dire quelque chose, ou plutôt qu'il gardait un étrange secret derrière ce sourire infatigable. On ne parlait guerre lui et moi, c'est certain ; un coup d'œil furtif, un hochement de tête taciturne, un salut honnête du sourcil droit et la messe était dite. Et son silence pesant en disait long sur son expérience de la vie. Depuis son arrivée chez moi, nous n'avions jamais pris le temps de parler du passé. C'est qu'il en avait des histoires à raconter, mon oncle ; toutes ces histoires fantastiques que mon père me rapportait en son absence, lui ce jeune frère aventurier de la vie, soldat, arnaqueur, joueur de football et flambeur invétéré. Un Rimbaud des temps modernes, une âme libre et libertine enveloppée d'un mystérieux appétit pour la fuite... Et l'enfant que j'étais, celui qui rêvait de paysages lointains et de fugues interdites dans le monde des adultes l'avait idolâtré pendant des années. Une ombre crépitante et des paroles magiques, voilà tout ce qu'il était, du temps des longs récits paternels, devant la cheminée. Alors, comprenez ma frustration quand l'opportunité

inespérée de le côtoyer chaque jour se présenta et qu'il se complaisait dans un mutisme filandreux.

En outre, depuis qu'on vivait sous le même toit, jamais il ne se décida à partager ses voyages avec moi. Il restait muet, adossé au mur, nous toisant inlassablement, laissant délibérément les rumeurs courir dans la maison comme le faisait sa petite nièce qui ne tarissait pas de questions sur le bonhomme. Ce qui était le plus troublant c'est que pourtant, mon oncle Pierre n'avait pas la réputation de garder sa langue dans sa poche, loin s'en faut ! Mon père me le décrivait toujours avec une lueur vive dans les yeux, fier et agacé à la fois, parcourant le monde, bravant les guerres avec témérité, cherchant la gloire dans l'absinthe et la fièvre des nuits de toutes les perditions. Et moi, j'ai souvent imaginé vivre ses aventures extraordinaires, rencontrer ces femmes aux charmes insoupçonnés qui accompagnaient son exil de Monaco à Tombouctou, de Saint Louis à Rochefort, d'une destination obscure à une autre. Tout est un peu flou, encore aujourd'hui, mais une chose est sûre : je brûlais d'envie de connaître sa version de l'histoire. Ce bellâtre savait ma curiosité ardente cependant mon oncle souriait

simplement, sans aucune pointe d'amertume dans ce regard charmeur.

Quand mon père est mort, mon oncle a atterri chez moi sans prévenir. C'était la première fois que mon fils le voyait et, respectant le mythe familial qu'il incarnait, j'avais soigneusement entrepris de dresser un portrait classieux de notre marin-parachutiste et grand résistant à ses heures perdues. Oui, bien sûr, j'avais omis certains détails sulfureux qu'un petit garçon de neuf ans pourrait mal interpréter. Je ne lui en voulais point car n'y a-t-il pas toujours une part d'ombre derrière une vie aussi lumineuse ? Le cœur et le visage en noir et blanc. Il ne souhaitait sans doute plus déterrer les souvenirs douloureux de son passé et je commençais à me faire une raison. Cependant, devant l'instance de son petit neveu, j'ai tout de même voulu organiser une réunion de famille pour qu'il témoigne enfin de ses exploits. Et comme à son habitude, insaisissable ermite qu'il était devenu, notre oncle détournait habilement la conversation sur son physique attrayant, le sourire plus enjôleur que jamais. Cette situation commençait à m'exaspérer, pour être franc ! Quand on a l'honneur d'héberger un

héros, quelle déception que de le voire se renfermer dans de vaines et silencieuses vanités. Ses secrets étaient-ils si lourds à avouer ? Sa vie était-elle plus douloureuse que la légende ne veut bien la décrire ? Il savait pourtant que sa propre famille n'aurait jamais cherché à décrédibiliser les histoires racontées par mon père. Au contraire. Et les erreurs du passé, depuis longtemps pardonnées, auraient trouvé un public bienveillant, que diable ! Un bon repas, quelques bouteilles de vin et on aurait enterré tout ça une bonne fois pour toutes.

Comme cette tête de mule ne ferait jamais le premier pas, un matin je lui dis sans prendre de pincettes ce que je pensais de son mutisme, comme ça, d'une traite, entre quatre yeux :

« Je suis fier de toi mon oncle. Toi et moi on porte le même prénom après tout. C'est vrai qu'on ne s'est pas vraiment connu avant. Je n'oublie pas ta vie... même ton petit neveu est fier de toi ! Alors, il faut arrêter de nous regarder comme ça... Il faut qu'tu arrêtes de torturer le petit... Il faut passer à autre chose... Regarde, j'ai tout fait pour que tu te sentes bien avec nous...

Alors quoi ? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse de plus, bon sang ? ».

Évidemment – le contraire aurait été étonnant – il ne répondait pas. Était-ce de la mélancolie ? Une sorte de tristesse lancinante depuis sa retraite forcée ? Le contrecoup que ressentent les grands aventuriers une fois cloîtrés dans un pavillon de banlieue bien moins sexy que les mangroves du Vietnam ou les barkhanes du Sahara ? À moins que tu ne penses encore à elle ? Comment s'appelait-elle déjà ? Aude je crois... Elle, ton grand amour que tu n'as pas su garder auprès de toi. Ton frère disait que tu n'avais jamais aimé une femme comme elle... Et qu'aucune femme n'avait jamais éprouvé un si grand amour pour un être humain. Mais ce n'est pas tout à fait ça, hein ? Alors qu'est-ce qui te tracasse ? La mort de ton grand frère ? Tu n'y es pour rien ; sa vie était bien remplie ; il a connu les honneurs ; il était entouré d'une épouse et d'enfants qui l'aimaient. Son heure était venue, tu n'y es pour rien...

« ...Non... ce n'est pas ça qui te tourmente, hein ? Le petit m'appelle, je dois te laisser. Cette conversation n'est pas terminée, qu'on se le dise ! Et de grâce, range un peu ta chambre, mon oncle,

montre un peu l'exemple à la nouvelle génération, d'accord ? ».

Depuis cette discussion, chaque jour, dès lors que je passais devant son visage, j'entendais un murmure léger frémir dans l'air puis se glisser jusque sur mon échine. Une certaine tension s'était construite entre nous, amplifiée par la maladie dont souffrait son petit neveu et qui s'aggravait dangereusement. Lui continuait de garder le sourire, implacable optimiste, cependant je le soupçonnais de se complaire dans mon malheur. Et inévitablement, nous eûmes une conversation houleuse un soir :

« J'm'en vais te refaire le portrait, moi ! Ne vas-tu pas aider le petit ? » grondai-je, énervé et impuissant. « Sa santé se détériore et les docteurs ne savent pas ce qu'il a... C'est comme dans tes aventures... comme une sorte de malédiction... Parle-lui... il t'admire... Parle-lui, aide-le... je ne sais plus quoi faire... ».

C'est à ce moment précis que j'entendis comme un craquement dans son fourbi qui lui servait de quartier général. Ses cartes, ses livres, ses lettres et toutes ses affaires poussiéreuses entreposées anarchiquement dans sa chambre

restaient pourtant immobiles d'habitude. Mais pas cette fois-là. Quelque chose dégringola du fond d'une vieille malle en peau de crocodile. Un dossier relié, scellé dans un plastique blanc, glissa sur le sol.

« Tu permets que je remette ça en place ? ».

Il me souriait ; je lus un « oui » sur ses lèvres. Je me penchai lentement pour ramasser le document, le reposai sur la commode la plus proche, mais une feuille aventureuse s'envola hors du dossier. Je la saisis et une étrange curiosité me força à déchiffrer l'encre sur le papier. Quand j'eus fini, je lui lançai un regard compatissant précédant un sourire bref. Puis je lus enfin du soulagement sur son visage.

« Incroyable. Je ne savais pas. Papa m'avait pourtant dit que tu n'étais jamais revenu du front des Vosges... Ne t'inquiète pas, je m'occupe de ça immédiatement. Je vais la retrouver et t'emmener à ses côtés. Veille sur le petit en mon absence. »

11 Mai 1947,

*Objet : refus d'une demande d'exhumation
et de transport de corps.*

*Madame Aude Malovich, vous désirez faire
la demande du transfert du corps de monsieur
Pierre Nero, du sanatorium de Praz-Coutant en
Savoie vers le cimetière communal d'Ars-en-Ré
en Charente-Maritime. Cependant, au regard de
la loi, seul un membre de la famille de monsieur
Pierre Nero peut formuler une telle demande.*

*Ainsi, je me vois au regret de ne pas
pouvoir accéder à votre requête.*

*Cordialement, David Vinka, directeur du
sanatorium de Praz-Coutant.*

Dix-sept jours plus tard, l'affaire était enfin
réglée et mon oncle nous quitta définitivement
pour retrouver l'amour de sa vie qui l'attendait au
cimetière d'Ars-en-Ré depuis si longtemps.

Son visage apaisé, ce sourire heureux pris à Paris en Août 1944, demeure toujours intact sous le verre reluisant qui protège son portrait respectueusement encadré.

Son petit neveu guérit miraculeusement le mois suivant.

© L'encre de Chalveana – 2015
<http://chalveana.webnode.fr/>
<https://chalveana.wordpress.com/>
<https://www.wattpad.com/user/Chalveana>
<https://twitter.com/Chalveana/>
freedowars@gmail.com
0632072265